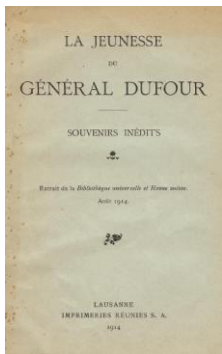


Dufour à l'Ecole Polytechnique, à Paris



Le Général Dufour avait septante-quatre ans lorsqu'il entreprit de noter quelques souvenirs, destinés uniquement à sa famille. En tête du manuscrit confié à Philippe Godet pour la publication de l'extrait ci-dessous, on trouve cette indication :

"Ce ne sont ici que quelques notes sans liaison et jetées sur le papier comme elles se sont présentées à mon esprit. Elles ne sont point destinées à voir le jour. Après moi elles ne peuvent avoir quelque intérêt que pour mes enfants.

Commencé en février 1861

G.-H. Dufour"

Puisons donc dans cet extrait publié en 1914 et laissons au Général Dufour lui-même, le soin de nous relater ses souvenirs de Polytechnique, qui couvrent les années 1807 à 1809.

"Enfin le jour arriva où je dus faire mes examens pour l'Ecole Polytechnique. C'était bien une autre affaire que ceux de l'Académie qui m'avaient tant effrayé. Ils se firent à la préfecture. Je fus tenu au tableau pendant plus de trois heures, devant une nombreuse assistance. Le résultat en fut très peu satisfaisant. On s'attendait à mieux que cela. Cependant ce n'était pas assez mal pour m'ôter tout espoir d'admission.

J'attendis longtemps, et aucun avis ne me parvint. L'Ecole s'ouvrit au 1^{er} novembre 1807, et j'étais déjà résigné à passer ma vie dans la sphère bornée d'un donneur de leçons. Nous étions déjà dans le mois de décembre, quand m'arriva une lettre du gouverneur de l'Ecole, m'ordonnant de me rendre sans délai à mon poste, si je ne voulais pas m'exposer aux conséquences d'une plus longue absence sans permission. Qu'on juge de mon étonnement de ma joie ! (Il paraît que ma lettre d'admission s'était égarée).

Je fis de suite mes préparatifs de départ ; et, comme mes parents étaient dans la gêne, on dut recourir à quelques amis pour faire la somme nécessaire. Il fallait avoir de quoi payer le voyage, le trousseau et la pension, qu'un décret récent venait de fixer à huit cent francs. C'est-à-dire qu'au lieu d'être admis gratuitement comme autrefois, il fallait, depuis l'année 1807, payer ladite somme. C'était un mécompte ; mais on trouva le nécessaire, et je partis le 12 décembre 1807, jour de l'Escalade, par un beau temps de neige (selon Jean-Daniel Candaux, assistant scientifique de la bande dessinée : General Dufour de Léonard Morand et Edgard Noda, chez Morcandard, l'argent fut trouvé auprès des familles Dalleizette, Girard, Bourdillon, Bridel, Déonna, Sayous, Bonneton, Moricand, Ritter, Dupin, Hmbert,...).*

Ce mécompte ne fut pas le seul, car le même décret privait les aspirants de l'avantage de ne pas tirer à la conscription. Je dus le faire à la veille de mes examens, et ayant tiré un numéro partant, je dus me faire remplacer. En sorte que je me suis trouvé dans cette singulière position de figurer dans l'armée sous deux noms différents.

Arrivé à Paris au milieu de décembre, j'y trouvai mon ami Janot, plus âgé que moi de quelques années. Il fut mon introducteur à l'école et se trouva présent quand on me fit connaître mon numéro d'admission, que j'avais ignoré jusque-là ; c'était le 140^{me}, ou le dernier moins quatre ! La terre se serait ouverte sous mes pieds que je n'aurais pas éprouvé un plus grand saisissement. Il fut toutefois de courte durée, et, me remettant, je frappai le sol du pied et dis tout haut : "C'est égal, j'y suis, il faut en sortir avec honneur !"

J'entrai donc bien résolu à prendre très au sérieux ma nouvelle vocation et à accomplir avec la plus scrupuleuse exactitude tous mes devoirs. Pendant les deux ans d'école, je n'ai pas manqué une fois à cette résolution, d'où pouvait dépendre, je le sentais, ma carrière future.

A peine arrivé, le nouveau venu fut chargé de la corvée d'allumer la chandelle de la chambrée à cinq heures du matin. Il s'en acquitta de bonne grâce, et cela lui coûta si peu que, la semaine finie, il offrit à son successeur de faire la corvée pour lui ; et ainsi de l'un à l'autre pendant tout l'hiver. Cela fit un bon effet, et toute la chambrée me prit en affection. L'adjudant qui veillait au maintien de la police m'eut aussi en grande estime, parce que, tous les matins, quand il entrait dans le dortoir, il

trouvait la chandelle allumée et mon lit fait. Aussi annonça-t-il un jour que je passerais dans un bon rang...

On nous réveillait au son du tambour, qui battait la diane dans les corridors ; et, au premier coup de baguette, j'étais à bas du lit. Un jour je restai endormi, bien que le tambour commençât son vacarme à notre porte. Mes camarades, se voyant dans l'obscurité, crurent avoir rêvé le tambour, jusqu'au moment où l'adjudant fit entendre sa réprimande. Il fallut toute l'influence que j'avais acquise sur son esprit pour qu'il voulût bien accepter mes excuses.

- A la bonne heure, il faut bien que ce soit vrai, puisque c'est vous qui le dites. Pour cette fois je ne punirai pas, mais que cela n'arrive plus !

Cela n'arriva plus.



Collège de Navarre :Etablissement des frères Piranesi de Nattes, John Claude (1765-1822)

Gravure à l'aquatinte ; 25 x 35,4 cm de J. Hill Paris : [s.n., 1795-1805]

En 1804, l'école y emménage, sur la Montagne Sainte-Genève

Références : © Collections Ecole polytechnique

Photo aimablement mise à disposition par Olivier Azzola, chargé des archives

Les cours étaient déjà commencés depuis six semaines quand j'arrivai à l'Ecole. Il fallut piocher pour me mettre au courant de tout ce qui avait été fait jusqu'alors. La besogne ne m'effraya point, et j'en vins à bout. On était à la fin du cours de géométrie descriptive ; je dus prendre cette science par la queue ; mais je la devinais presque. La première leçon à laquelle j'assistai était une des plus difficiles ; je la compris si bien que j'en fus le répétiteur de ma salle d'étude... A la fin du premier semestre, le ministre comte Lacuée, gouverneur de l'Ecole Polytechnique, m'annonça qu'il me faisait la remise de la moitié de la pension. Jamais une nouvelle ne me fit un si grand plaisir. Je me hâtai de la transmettre à mes parents, qui la reçurent comme moi.

Le régime de l'Ecole m'allait bien et je ne me suis jamais mieux porté. On faisait trois repas ; pour le déjeuner, un morceau de pain et de l'eau à discrétion ; à dîner, soupe, bouilli, légume, avec un verre de vin ; le soir, la ratatouille et encore une goutte de vin.

Il y avait douze heures de travail, réparties de manière à ne pas trop fatiguer, portant sur divers objets dans la journée ; quatre heures de repos et de récréation, y compris les repas ; huit heures de sommeil. Pour mon compte, je profitais bien de cette période, parce que mon principe était de travailler vigoureusement le jour et de me reposer la nuit. D'autres élèves veillaient souvent pour rattraper le temps perdu, ce qui nuisait à leur santé et les exposait aux punitions, car cela était défendu...

Les exercices dans la cour de l'Ecole et les promenades militaires employaient, deux fois la semaine, la récréation de l'après-midi. Ce n'était pas ce qui me plaisait le moins. En raison de mon expérience acquise dans le maniement du fusil, je ne passai point par les ennuyeux préliminaires du conscrit, et j'entrai de suite dans le bataillon...

Tous les dimanches le bataillon allait à la messe ; jamais je n'ai fait valoir ma qualité de protestant pour m'en exempter. Cette petite marche militaire me plaisait toujours.

Un exercice à feu au Champ-de-Mars, comme nous en faisons quelquefois, était une fête. Il y eut une cérémonie où le bataillon de l'Ecole eut la place d'honneur et marcha en tête de toutes les troupes qui y prirent part ; c'était lorsque Napoléon fit transférer le cœur du maréchal de Vauban aux Invalides, pour le placer à côté de Turenne. On entendit des bonnes femmes dire en nous voyant passer

- Cette belle jeunesse, c'est autant d'officiers.

Dans une autre occasion, nous nous trouvâmes au Louvre en même temps que l'Empereur. Il était en grand costume, après une réception d'ambassadeurs, et nous eûmes la chance unique de le voir devant notre front en manteau de velours cramoisi, souliers de satin blanc et chapeau à plumes. Deux élèves qui, dans cette occasion, eurent la hardiesse de faire connaître leur désir, obtinrent des sous-lieutenances dans l'infanterie. Comme leur bonheur était envié ! Ils esquivèrent les examens de fin d'année, et n'avaient pas l'école d'application à traverser.

Nous avons eu, dans cette première année, une visite de l'illustre Monge, fondateur de l'Ecole. Ce fut la dernière. Il passa dans toutes les salles, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas troubler, disait-il, le sanctuaire des sciences. Il me fit diverses questions et parut satisfait de mes réponses. Nous eûmes le malheur de le perdre cette même année. Il fut unanimement regretté. C'était le père des élèves. Toute l'Ecole se rendit à son convoi.

Celui qui le remplaça dans l'enseignement de la géométrie descriptive ne le valait pas à beaucoup près ; c'était M. Hachette, que nous appelions "Mesieu Hassette", à cause de sa bouche pincée et de sa parole sifflante. Il était souvent d'une obscurité parfaite, parce que, dans ses descriptions sur une grande toile où était tracée l'épure, il parlait d'une ligne en montrant une autre. Il avait pour aide un dessinateur qui avait reçu le nom d'"empanon délardé", terme de charpente qui lui allait à merveille.

Nous avons le professeur Lacroix pour maître d'analyse. Il était boiteux ; lorsqu'il parlait du "maximum", il se dressait instinctivement sur sa longue jambe, et se repliait sur la petite lorsqu'il prononçait le mot de "minimum". Il n'en fallait pas tant pour nous divertir...

Tout comme notre professeur d'architecture, M. Durand, qui comptait ses plaisirs par le nombre des colonnes qu'il traçait sur le tableau, "un plaisir, deux plaisirs," etc. Nous l'appelions l'"entraxe". Ce qui n'empêche pas qu'en nous parlant avec chaleur d'axes de plein et d'axes de vide, qui ne doivent jamais se croiser ni se confondre, il nous a inculqué d'excellents principes...

Notre professeur de physique était bête, et les embarras de sa langue nous faisaient passer de bons moments ; mais il avait beaucoup de finesse, et les rieurs n'étaient pas toujours de notre côté. Un jour, après avoir reçu une boulette qui avait ricoché sur le tableau, il la ramassa tranquillement, et se tournant vers l'amphithéâtre : "Messieurs, nous dit-il, je vous ai ens-ei-gné les lois de la ré-rré-flexion. Voilà un corps qui, tombant là, est arr-ivé ici. Or, vous savez que l'angle de re-rré-flexion est égal à l'angle d'in-ci-dence, donc il est venu de là : c'est vous, Monsieur, qui l'avez lancé", et il désignait un élève qui était en effet le coupable. Tout l'auditoire de rire. Cela calma le professeur, qui rit aussi, et ne donna aucune suite à cette espièglerie.

Le célèbre Fourcroy, dans son beau langage, devait nous enseigner la chimie ; mais, à notre grand regret, nous n'en reçûmes qu'une leçon. Elle était sur les métaux et commença ainsi : "L'or est un métal qui réjouit la vue, etc.," et, ce disant, le professeur faisait tourner dans sa main une belle tabatière de ce précieux métal. Il fut remplacé par deux chimistes qui n'avaient pas les mêmes qualités, quoique for habiles (Thénard était l'un de ces deux professeurs).

Tous nos chefs et nos professeurs avaient leur sobriquet, plus ou moins expressif, de quelque singularité qui n'échappe pas longtemps à des jeunes gens avides de distraction et naturellement portés à la plaisanterie.

Vers la fin de la première année, on nous fit faire un petit lever topographique dans les environs de Paris. Je fus nommé "chef de planchette", ayant trois élèves sous mes ordres. Ce fut ma première dignité ; je crois que j'en fus plus fier que de toutes celles dont j'ai été honoré depuis. Le plan que nous fîmes alors est encore dans mon portefeuille.

A la suite des examens que nous eûmes à subir, **je passai le onzième d'une division dans l'autre.** Je fus nommé "sergent fourrier" de la quatrième compagnie (ce grade existait encore dans le bataillon d'école, bien que, dans toute l'armée, il eût été remplacé par celui de "caporal fourrier").

Je me mis donc les galons d'or au bras et à l'avant-bras. Cela me valut 15 francs par mois. J'étais riche, n'ayant jamais touché jusqu'alors que les 5 sous qui nous étaient accordés comme solde journalière et sur laquelle se faisait toujours quelque retenue pour verres cassés, meubles gâtés, et pour chaussure.

Un autre avantage dont jouissaient tous les sous-officiers, c'était de rentrer le dimanche deux heures plus tard. J'en profitai deux fois seulement pour aller au Théâtre français voir le célèbre Talma.

Nous avions aussi nos délassements, en dehors de ceux qui se prenaient dans la cour de l'école aux heures de récréation. C'était d'abord la "bascule". Voici en quoi elle consistait : on saisissait un nouveau venu, autrement dit un conscrit, et, le soulevant par les quatre membres, on s'en servait comme d'un bélier pour heurter, à plusieurs reprises, un banc ou un tabouret, avec une partie qui se serait brisée si elle eût été de verre. Le pauvre diable, qui ne s'attendait pas à une semblable réception, en était quitte pour se froter un peu la partie lésée ; un billet qu'on lui donnait le mettait à l'abri d'une récurrence. Cela amusait beaucoup les anciens, qui, dans le temps, avaient aussi pour la plupart passé par la bascule.

Puis après le souper, qu'on expédiait en quelques minutes, les concerts, les représentations théâtrales ou le bal. Quelques amateurs de musique faisaient les frais des concerts. La salle n'était autre qu'un dortoir, où l'on n'entrait cependant qu'avec des billets ; l'illumination consistait en quelques chandelles. Il en était de même pour les représentations théâtrales : quatre ou cinq élèves doués d'un véritable talent dramatique, drapés avec les couvertures des lits, s'efforçaient d'imiter les plus célèbres acteurs de l'époque. On en jouissait beaucoup, quoique les scènes fussent bien courtes (de huit à neuf heures). Les spectateurs étaient debout ou assis sur les lits quand il y avait place. Il fallait des dames pour le bal ; on les trouvait parmi les plus jeunes élèves qui, moyennant un tablier de chimie et le bonnet de police placé avec plus ou moins de coquetterie, ne figuraient pas mal, jusqu'au moment où le roulement du tambour obligeait dames et messieurs à déguerpir et à éteindre les lumières.

L'été, tout cela était remplacé par la promenade et la conversation dans la cour et le long des corridors.

Les examens de fin d'année et d'école arrivèrent enfin. Ils se faisaient isolément, dans des cabinets particuliers, par des examinateurs, au nombre desquels était Malus, bien connu par ses belles découvertes sur la lumière, savant très estimé des élèves, mais aussi très redouté ; il en imposait beaucoup par son impassibilité. On ne l'a vu sourire qu'une seule fois à l'école ; ce fut lorsqu'il lut, sur la porte de son cabinet, ce mot latin : "Libera nos a malo" qui veulent dire ; Délivre-nous du mal, et aussi de Malus. Je fis au saut de joie en sortant de ses mains.

- Qu'avez-vous donc ? crièrent ceux de mes camarades qui attendaient.

- Il m'a donné un signe de satisfaction.

Et c'était beaucoup ; nous savions que sa voix était prépondérante dans le conseil de classification.

Dans un autre cabinet, je développai à M. Lacroix, qui aux fonctions de professeur joignait celles d'examineur, une théorie nouvelle que j'avais trouvée. Il me demanda de la lui communiquer par écrit. Ce fut une bonne note pour moi. Vingt ans plus tard, M. Lacroix me reconnut dans une séance de l'Institut ; il vint à moi et me rappela ce fait qui l'avait frappé.

Mes examens furent bons ; **je sortis le cinquième de l'école.** C'était encore un saut en avant.

Nous nous mîmes deux dans un fiacre avec un tas de livres, dîmes adieu au couvent, c'est-à-dire à l'école, et nous allâmes nous loger dans un petit hôtel. Nous devions rester encore quelques jours à Paris pour faire faire nos uniformes. Nous avons été classés tous deux dans le génie militaire. Le premier jour je battis la diane sur une table, nous sautâmes à bas du lit et nous nous mîmes à danser une ronde autour de nos bouquins pour leur faire nos adieux. Nous étions pleins de joie et savourions les douceurs de la liberté".